

- T'es dans une bonne passe... c'est un jeu très fort...

Elle repousse une mèche qui lui chatouille la joue, évitant le regard de Sabine, elle observe les cartes avec attention d'un air légèrement solennel. Un sourire de satisfaction se peint sur ses lèvres qu'elle mordille légèrement.

- *Le chariot*. Peu importe les circonstances, tu avances. *L'action*. Et à côté du *Monde* dis donc. Qu'est-ce t'as mangé dans les derniers jours ?

Sabine la regarde, ébauche vaguement un sourire. Doux presque mélancolique. Elle ne veut pas influencer Mathilde dans sa lecture du tarot. Sans y croire vraiment elles respectent une sorte de rituel mystique, juste au cas où peut-être... parce que c'est plus séduisant comme ça. Préservant quelque chose de l'émerveillement de l'enfance face à l'inconnu, face à l'autre côté de la vie, celui en soi et au-delà de soi. Une façon de rejoindre ce monde qui à jamais nous échappe, qui glisse hors des sentiers visibles de la connaissance. À travers la fenêtre de la cuisine, les lumières de la ruelle percent l'obscurité d'une nuit de fin d'été encore chaude. Elle pense : *le chariot*. Avancer, avancer peu importe les circonstances. Elle regarde la main de Mathilde, bronzée et un peu nerveuse qui replace une des cartes : *la force*. Le courage, la force, avancer. Ferme les yeux un instant pour chercher en elle l'écho qui confirmerait le bon augure de ces cartes. Plus effrayant encore, il y a *le mat*. La carte la plus forte du jeu : la libération du mondain. L'esprit qui s'élève au-dessus de toutes les illusions, de toutes les contingences. Ferme les yeux un peu plus fort comme s'il aurait dû apparaître une

quelconque révélation, une vérité qui lui aurait échappé, que la fatigue aurait dérobée à son cœur et à son entendement...

Le téléphone sonne.

Mathilde se raidit un peu, pose ses mains sur ses cuisses et s'agitte imperceptiblement sur sa chaise. Au troisième coup, la sonnerie s'arrête et elle soupire, soulagée d'échapper à cette impertinente interruption. Elle regarde sa soeur qui n'a pas bougé du tout ; sous la mèche bleue qui lui barre un oeil, elle erre encore quelque part, dans un de ces lieux qui lui donne cet air de bouddha thaïlandais. Où est -elle ? il y a cette fragilité qui l'enveloppe et qui pince toujours un peu le cœur de Mathilde. Réflexe de grande soeur peut-être. Sabine n'est sûrement pas aussi vulnérable qu'elle en a l'air. Elle est plus calme que la moyenne des gens, c'est tout.

Je m'inquiète pour rien, pense-t-elle.

Sans attendre que Sabine la regarde de nouveau elle reprend la lecture des cartes

- Le monde t'appartient et c'est sûrement parce que tu bouges. Prends garde seulement à tourner ton regard vers l'avenir. Ceux qui t'entourent auront tendance à te ramener dans le passé.

Elle pose son index sur une des cartes où deux enfants respirent des fleurs dans une cour intérieure à l'allure médiévale.

- C'est une alliée, cette carte, si tu extrais du passé l'innocence de l'enfance. La fraîcheur du regard. Mais elle te met en garde contre la nostalgie. Et puis tu vois, la petite bataille à côté de *la force* ? les perches qu'on te tend faut pas toutes les mêler. Te bats pas contre des moulins à vent, des illusions. Par rapport au couple, reviens aux pensées constructives. Parce que pour ce qui est de l'amour tu as la force de l'instinct ; le lion que tu apprivoises. Et pour le sexe tu as *le Mat*, t'es très proche de toi, très loin du jugement des autres.

Le regard de Sabine est revenu vers le tarot. Elle pense à Cassandra qui dort dans sa petite chambre à côté. Incrédule, elle regarde avec insistance les cartes colorées sur la table de bois usé. C'est tout de même rassurant de penser qu'en elle, sans même pouvoir le ressentir, il existe tout ce potentiel. Croire que les cartes aient un vrai pouvoir divinatoire.

À six heures trente le matin, on dirait que le temps est suspendu. On se love à l'abri de la «trépidence» et des exigences du jour, libéré des impressions et des préoccupations qui se sont entassées la veille au soir. C'est ce moment neuf entre les deux où tout semble encore possible, où la vie nous appartient pleinement dans toute sa gratuité. Même si l'on sait trop bien que les contingences sont là, attendant fidèlement pour nous happer dans le tourbillon des obligations et de la routine.

C'est pourtant le moment de la journée qui pèse le plus à Mathilde. Elle s'extract avec peine de la couette chaude où elle ressentait pleinement la lourdeur de son corps, la lenteur de la vie, la liberté du rêve. Son premier réflexe va au café qu'elle sirote le regard vague, accoudée à la table de la cuisine. Elle relève ses genoux, les pieds sur la chaise. Un moineau sur sa branche. Le jour est blême et s'annonce chaud. Cassandra, en pyjama de Mickey Mouse, est déjà dans la vie, rondouillette et de bonne humeur, elle joue avec des cuillères qu'elle fait danser sur tous les meubles.

Dans une invariable routine, Mathilde termine son café et entrouvre doucement la porte de la chambre de Sabine. Sur son matelas posé par terre, entouré de petits tas de vêtements, la petite soeur dort sur le ventre, abandonnée et chaude, les couvertures repoussées jusqu'aux fesses, la main près de la bouche comme si elle avait sucé son pouce pendant la nuit... Mathilde s'approche lentement et caresse les cheveux noirs très courts, la nuque trempée par la chaleur du sommeil. Elle enroule la longue mèche bleue autour de son index et joue avec un moment. En cet instant, malgré la charnelle blondeur de Cassandra, Sabine et sa fille se ressemblent plus que jamais. On est toujours si proche de l'enfance lorsqu'on dort. Mathilde a-t-elle cet abandon et cette innocence dans son sommeil ? Personne ne la regarde dormir, ou ne fait la remarque. Identique le jour comme la nuit. Prisonnière de cette image qu'elle se fait d'elle-même, incapable de relâcher jamais cette vigilance, cette rigueur qui s'inscrit en elle comme sa nature profonde.

Sabine ouvre les yeux, gémit paresseusement, grogne un peu et tourne le dos. Comme un chat qui guette le moment d'être nourri, Cassandra profite de ce signal pour entrer

en petite tornade dans la chambre. Se jette sur le lit et se couche tout le long de sa mère, colle sa joue potelée contre son dos dans un sourire béat d'affection.

Mathilde les laisse en symbiose et va préparer le déjeuner. Peut-être est-ce pour cela que ce moment lui pèse. Quand les «deux filles» sont encore dans l'innocence de la nuit, elle ressent pesamment son rôle de grande soeur. Un rôle qu'elle s'attribue elle-même probablement. Mais elle ne peut s'empêcher de penser que sans elle les «filles» se laisseraient couler dans le monde de l'enfance, oubliant négligemment de réintégrer le monde des adultes. C'est irrationnel, mais elle les imagine bien ; la nonchalance de Sabine qui s'amuse avec l'innocence de Cassie. Et Mathilde qui devrait assumer toute seule la part du réel, sachant que son seul salaire ne pourrait les faire vivre. Profondément, son souhait le plus cher serait de les protéger de la dureté du monde, de les garder près d'elle dans un petit nid douillet où elles n'auraient qu'à se soucier d'être heureuses tous les jours. Mais ce souhait est lourd d'une responsabilité qui l'écrase et qui la ramène systématiquement à cette angoisse matinale. Il faut être forte, infaillible pour soutenir celles qu'elle aime.

De la chambre, on entend la petite voix de Cassie qui raconte sûrement toutes sortes d'histoires de dragons et de crocodiles, qui pose sûrement les mêmes questions que d'habitude : que ferons-nous aujourd'hui, pourquoi tu mets ta robe blanche, est-ce qu'on aura un chat bientôt. La voix basse qui murmure presque lui répond assurément les mêmes choses que d'habitude avec cette même douce patience, cette disponibilité presque passive.

Quand Sabine sort de sa chambre vêtue de sa robe d'hygiéniste dentaire, avec son petit démon blond accroché à sa jupe, elle sourit comme si elle arrivait de voyage, fatiguée mais heureuse de rentrer chez elle. Son café l'attend. Elle ne pense à rien de spécial, elle est là, simplement. Après 4 ans de vie commune, elle s'habitue mal à la fébrilité de Mathilde, le matin. La nerveuse efficacité de son aînée ne l'agace pas vraiment mais l'intrigue et la laisse perplexe. Pour Sabine, ce moment de la journée est béni. Engourdie, la tête vide, elle se laisse porter par la langueur de cet espace hors du temps. Elle parle peu, seulement pour répondre aux demandes de sa fille, et s'isole dans son petit monde tranquille, loin de la sollicitude de sa soeur.

Devant elle, une journée nouvelle, rassurante et sans histoires, dans le cabinet du dentiste. La bouche grande ouverte, les clients sont dociles, muselés. Frottant les dents avec sa petite sableuse au jet, elle peut travailler à son rythme, sourire gentiment ou se taire passionnément. Les gestes familiers, mille fois posés, lui permettent de précieux moments de rêverie. Parfois, elle questionne un peu. «Comment vont les enfants, c'est bien la nouvelle voiture ?» et la bouche ouverte, dans le petit vacarme de l'aspirateur buccal, on s'efforce de lui répond par un hochement de tête, un clignement de yeux, une mimique clownesque. Elle se trouve bien drôle... Sans savoir pourquoi, ces réponses captives lui semblent plus sincères que les longues explications qu'on pourrait lui donner. Peut-être parce que c'est le corps qui répond au lieu de la tête.

C'est Mathilde qui dépose la petite à la garderie, à quelques rues de chez elles. Simone est une bonne femme. La cinquantaine avancée, elle semble taillée exprès pour ce travail. Dynamique et affable, les enfants l'adorent. C'est une petite famille avec une

mamie et de nombreux enfants. Cassie paraît très à l'aise dans cette communauté ; dégourdie et généreuse, elle entraîne ses compagnons dans toutes sortes de jeux, et les «amis» lui rendent l'affection désintéressée qu'elle leur offre.

Si Mathilde n'a pas eu d'enfants, c'est peut-être par choix ou par peur. Comment savoir ? puisqu'aucun rapport amoureux n'a duré assez longtemps pour qu'elle envisage une famille. À quarante-deux ans, sa seule certitude est cette récurrente sensation d'avoir été continuellement dépassée par la vie, surchargée par sa propre présence. Instable peut-être ? Oui et non. Trop lourde surtout. Avec le recul, il lui semble n'avoir jamais eu prise sur rien. Toujours cette envie de tout goûter, tout le temps, de tout connaître sans jamais savoir exactement où se poser. Une puissante soif de vivre qui refuse de se canaliser, dont elle n'arrive pas à identifier les sources et encore moins la façon de les assouvir. Elle fait ses choix en réponse à des nécessités extérieures.

C'est ainsi, aléatoirement, qu'elle a choisi son métier. Elle s'y plait bien, mais ç'aurait pu être autre chose, ç'aurait été très bien sûrement. Avant de faire sa technique infirmière, elle a fait un Dec en arts plastiques. Parce que ça l'intriguait les arts, elle aimait bien dessiner et les reproductions des toiles des grands maîtres l'émerveillaient. Deux années plus tard, diplôme en main, elle n'a su que faire de ses connaissances artistiques. Elle a trouvé un boulot de vendeuse d'assurances. Ça payait le loyer, elle rencontrait des gens, sa vie se réglait un peu d'elle-même. Les pinceaux et les tablettes se sont rangés dans une armoire et n'en sont jamais sortis. Sans nostalgie, sans regrets, simplement comme on change le trajet que l'on fait tous les jours parce qu'ils ont détourné la route. Quelle importance au fond ? Puis un matin, dans le journal, un collège annonce ses cours. Infirmière. Pourquoi pas ? Et voilà le trajet qui bifurque à

nouveau. Elle décide de travailler avec les enfants, dans les écoles primaires. S'il n'y a pas de passion dans son travail, il y a de la tendresse. Avec les petits, une communion se crée qui l'apaise. Un sentiment d'appartenance qui assoupit en elle ce vide, cette quête d'un absolu, d'une passion où elle pourrait se déployer et donner un véritable sens à son existence.

Cassandra et Sabine ont sur elle le même effet. Elles sont le lieu de l'existence. Le port d'attache. La constance. Les enfants qu'elle n'a pas eus. Et d'imaginer vivre sans elles, lui donne le vertige. Que lui resterait-il ? Quand Sabine s'est séparée de Stéphane, il n'y a pas eu d'hésitation. Vivre toutes les trois ensemble c'était plus qu'une opération de sauvetage. Mathilde a sous-loué son 3 et demie sur le plateau, pour dénicher un 6 et demie dans le quartier Rosemont. Une petite cour à l'arrière pour Cassie. Un loyer abordable. Un *foyer*. Un quartier où l'on finit par connaître tous les petits commerçants par leur nom. «Bonjour madame untel, fait beau aujourd'hui...» Une nouvelle vie s'est créée doucement.

De son côté Sabine n'avait pas le choix. Peut-être aurait-elle fait autrement. Peut-être ne ressent-elle pas cette appartenance. C'est toujours difficile de savoir avec elle. Elle se laisse glisser. À 17 ans, elle rencontre Stéphane, de deux ans plus vieux qu'elle. Comptable, beau garçon, il part 9 ans plus tard avec une comédienne-extravertie-sexy-exigeante et lui laisse la garde complète de la petite qui vient de naître. Sabine a accepté stoïquement la rupture et la garde de l'enfant. Comme si c'était dans l'ordre des choses.

Elle est emménagée avec Mathilde comme si c'était dans l'ordre des choses.